

LE JOUR, 1948

30 juin 1948

DE BELGRADE A BERLIN

Les puissances maîtresses des zones occidentales de l'Allemagne voient leur situation se raffermir à Berlin, tandis que la Yougoslavie est en état de rupture avec le Kominform. Ces faits indiquent l'un et l'autre un recul de l'URSS.

Qu'à Moscou on se soit décidé à en arriver là avec Tito, c'est qu'il n'y avait plus moyen de faire autrement. Dans le monde communiste si le cas de Tito fait scandale il doit troubler un grand nombre. Comment, sans des raisons décisives, un homme aussi considérable et dont la situation dans le communisme international était aussi solide, aurait-il pris le parti de rompre ?

La discorde reparaît dans le camp marxiste après une longue absence. Dans des pays où l'on cache tout, on n'a pas pu cacher cela. Nous autres, qui respectons la bonne foi où elle se trouve et qui à travers les hommes, luttons toujours pour le principe et l'idée, nous voyons dans cet événement et dans quelques autres une évolution logique, inhérente à la nature de l'homme. L'artificiel ne peut pas triompher toujours. La contrainte et la violence ont leurs limites en face de la diversité humaine.

En Europe orientale, dans les pays satellites de l'URSS l'expérience communiste doit au bout d'un certain temps donner la nostalgie d'une façon de vivre antérieure. Il n'est pas concevable que ce que les Russes acceptent ou subissent (parce que la Russie relèvera toujours d'une métaphysique un peu fataliste) soit accepté et subi indéfiniment à Bucarest, à Sofia, à Belgrade, à Budapest, à Varsovie, à Prague et ailleurs.

On vient de voir que Belgrade a réagi et c'est de tous les pays énumérés le plus slave sans doute, le plus apparenté depuis des âges au climat de saint Pétersbourg avant Stalingrad et de Moscou.

Quant à la position de l'Amérique, de l'Angleterre et de la France à Berlin, elle va nettement vers une détente. L'Amérique a répondu aux mesures vexatoires avec une extrême vigueur. Elle a pris des dispositions qui marquent qu'au besoin elle irait beaucoup plus loin. L'Angleterre a serré les poings, et la détermination des trois puissances de ne pas bouger de Berlin a pris des formes concrètes et solennelles.

C'est légitimement que M. Churchill a vu dans l'affaire de Berlin une ressemblance frappante avec Munich. Si l'Occident capitulait à Berlin, ce serait la fin de l'Europe et de tout, ce serait la guerre comme en 1939, dans des conditions de défaite. Mais il devient de plus en plus clair que l'URSS qui fait en ce moment un peu partout la petite guerre ne veut pas de la grande.